

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Benjamin REVAZ

Différent ? De qui ? De quoi ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90a, p. 42-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Différent? De qui? De quoi?

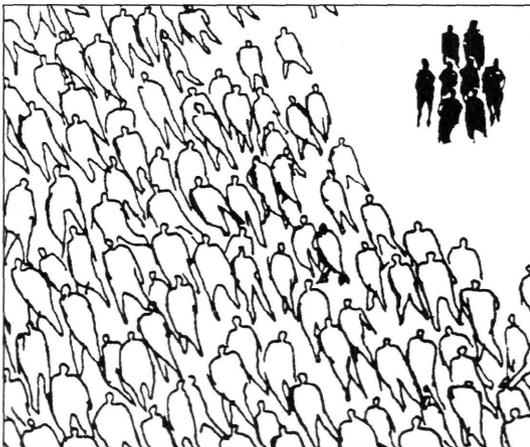
par Benjamin Revaz

Depuis quelques décennies nous vivons, en Europe occidentale, une époque de mutations et de profonds bouleversements. L'extraordinaire progrès technique, la hausse du niveau de vie et le développement d'un capitalisme qui a su, pour le moment du moins et quoi qu'on en dise, se préserver de la sauvagerie caractéristique de son homologue américain, ont engendré d'importants changements dans les habitudes de vie et de pensée de nos contemporains. Les valeurs sur lesquelles s'appuyaient nos aînés semblent en mauvaise posture; on les édulcore de plus en plus, si tant est qu'on y attache encore quelque intérêt. De nouvelles conceptions quant à la manière de vivre se font jour; elles troublent certains esprits, elles acquièrent l'approbation de certains autres. Ce chambardement social affecte tout un chacun. Concernant l'attitude que notre société manifeste à l'égard de la différence ou du changement, il nous semble qu'on peut, schématiquement s'entend, la diviser en deux groupes auxquels se rattachent plus ou moins complètement la plupart d'entre nous.

Il y a d'abord ceux, sans doute minoritaires, qui vouent un attachement viscéral et inconditionnel aux idées traditionnelles. Cette volonté farouche d'être en tout point conformes à leurs prédécesseurs les incitent à un refus catégorique de la moindre différence, du plus minime changement. Ils ne cessent - serait-ce pour masquer un certain trouble intérieur? - de clamer haut et fort leur adhésion à des valeurs qu'ils affirment imprescriptibles. Remarquons que souvent, pour se justifier, ils invoquent, plutôt que ces valeurs elles-mêmes, la pérennité de celles-ci;

ainsi, par exemple, ils ne parlent pas tant de la nation, que des «valeurs nationales traditionnelles», ou de l'Eglise, que de «l'Eglise de toujours», comme s'ils voulaient d'avance s'interdire l'accès à toute porte de sortie vers des horizons inconnus... Car ces gens-là, qui connaissent par coeur d'innombrables réponses, mais qui se sont posé si peu de questions, se complaisent dans le carcan légaliste et étouffant dans lequel de nobles principes ont souvent été enfermés; cette position, contrairement aux apparences, ressortit, me semble-t-il, à une certaine faiblesse de caractère; en effet, si elle rassure grandement ceux qui la soutiennent, elle les dispense aussi des affres de la remise en cause et du questionnement. Cet incoercible besoin de sécurité est peut-être le reflet d'une inavouable peur de soi-même...

Face aux phénomènes de différences et de changements, il existe un second groupe, probablement majoritaire. Il s'agit de tous nos contemporains qui se sont mis en tête de façon quasi obsessionnelle d'être et surtout de «paraître» différents de ceux - parents, éducateurs, hommes politiques ou d'église - qui nous ont, tant bien que mal, transmis certaines valeurs que l'on s'empresse, avec condescendance bien sûr, de qualifier de «traditionnelles». Commence alors, pour ces adeptes forcenés de la différence, une quête effrénée de ce qui paraît nouveau, voire invraisemblable, avec en plus ce désir de choquer son entourage, d'ordinaire significatif de l'adolescence, et qui se retrouve aujourd'hui chez tant de personnes adultes. A la lecture d'une certaine presse et à l'écoute de certains programmes radiotélévisés, on est surpris de constater que de plus en plus, notamment dans le domaine de la famille, du couple, de l'éducation ou de la vie en société, on s'évertue à faire accepter comme normaux des comportements que le bon sens à



lui seul, sans l'appui d'aucune morale, devrait nous enjoindre à récuser. N'y a-t-il pas de quoi rester songeur quand certaines personnes connues du grand public en viennent, au nom d'une conception complètement erronée de la liberté individuelle, à justifier des actes aux conséquences parfois désastreuses dans une société si veule et si

prompte aux réactions mimétiques? Ainsi, que penser de l'écrivain - oh pardon, l'écrivaine! -Françoise Sagan, qui, comparaissant devant un tribunal pour consommation de cocaïne, explique sans rire: «J'estime avoir le droit de me détruire comme je l'entends du moment que je ne nuis à personne»? Une telle prise de position est éloquente; elle prouve, parmi tant d'autres exemples, que l'homme du vingtième siècle, plongé dans le matérialisme et l'hédonisme ambiant, en est réduit à compenser son vide affectif, spirituel et parfois intellectuel par des modes de pensée et de comportement qui, sous le couvert de la nouveauté et de la différence, ne font en réalité que flatter ses désirs ou son intérêt du moment.

Pourtant, paradoxalement, tous ces gens qui revendiquent si fort leur droit à la différence sont au fond très semblables à la plupart des hommes et des femmes d'aujourd'hui; ils baignent dans la mentalité ambiante et font preuve d'un conformisme attristant. Car tous, par des chemins divers, ne se veulent responsables que d'eux-mêmes, sans se soucier le moins du monde de leurs familles, de leurs collègues ou de leurs concitoyens; tous veulent se fabriquer leur propre petit bonheur et ne recevoir de conseils de personne, d'où cette propension de plus en plus marquée de tout ramener à sa propre convenance, d'éliminer, ou tout au moins de retarder le plus tard possible tout projet de vie dont ils pressentent, à côté de joies certaines, les inévitables efforts d'abnégation qu'il nécessiterait. Un rapide regard autour de nous nous prouve hélas quasi quotidiennement que leurs choix de vie ne sont pas sans conséquence et qu'ils portent parfois en eux des germes de malheur et de destruction.

En conclusion, il est permis de se demander si, trop souvent, ceux qui plaident si vigoureusement en faveur de la différence, comme ceux qui la rejettent si âprement, ne sont pas en réalité des indifférents à l'essentiel auquel ils n'ont ni le courage ni la volonté de s'accrocher; l'essentiel étant, à ce qu'il nous paraît, une réflexion approfondie sur notre condition humaine et notre société, sur les moyens à mettre en oeuvre pour rendre les hommes heureux, leur redonner le goût du dialogue et des relations humaines fondées non plus sur ce que les gens ont mais sur ce qu'ils sont. Etre véritablement «différent» signifierait alors être capable de parler et d'agir non pas nécessairement en fonction de ce qui plaît mais de ce qui est juste et bon; être «différent» signifierait, dans le domaine de la drogue, reconnaître que si notre société offrait à nos jeunes un cadre de vie plus humain et moins matérialiste, ils seraient peut-être moins tentés de s'évader dans des paradis artificiels; être «différent» signifierait oser dire simplement, sans amplificateur et sans sourdine, qu'une attitude moralement saine est «aussi» et surtout, en

Occident du moins, la meilleure façon de se «préserver» contre certains fléaux de notre temps. Plus globalement, être «différent» signifierait nous désencombrer de l'image de nous-mêmes que le monde moderne, à travers les médias notamment, tente si souvent de nous appliquer; cela impliquerait aussi de prendre conscience qu'il est illogique de rechercher une existence au seul service de nos satisfactions individuelles et de s'étonner d'avoir un jour ou l'autre à en payer le prix. L'entreprise, il est vrai, n'est pas facile; elle nous incite à miser sur ce qui nous grandit plutôt que ce qui nous convient, sur une liberté à conquérir plutôt qu'une prison à subir, fût-elle douillette et dorée. Finalement, dans notre for intérieur, nous sentons bien que nous sommes conçus pour une telle démarche; néanmoins nous hésitons. Une petite phrase que notre professeur, le regretté chanoine Rappaz, aimait à nous citer, résume assez bien la situation: «L'embêtant, quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve!»